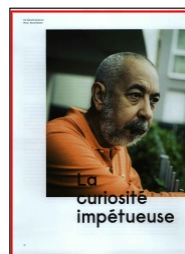


NOVO

12 RUE DES POULES
67000 STRASBOURG - 06 08 07 99 45



SEPT/NOV 14

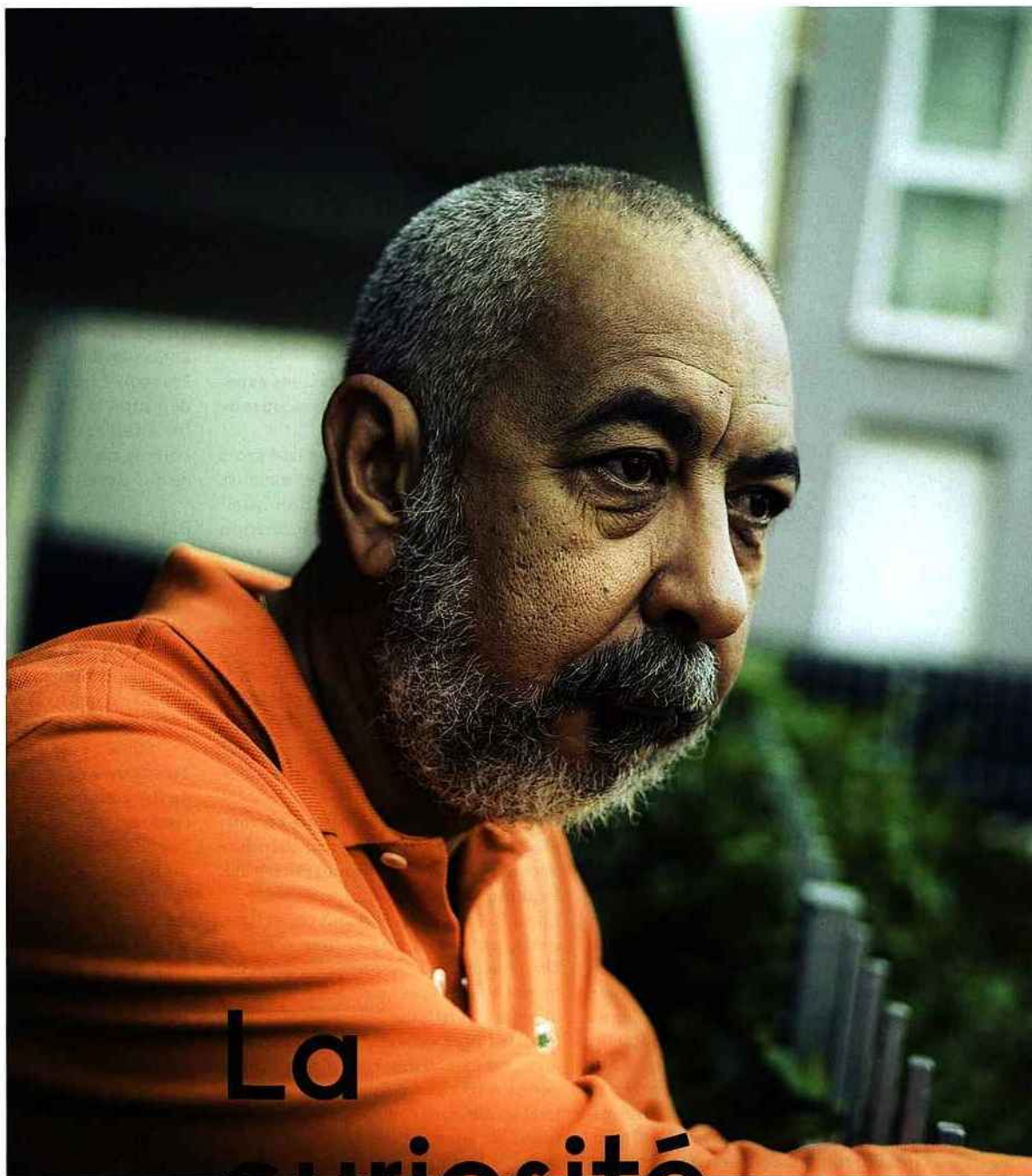
Bimestriel

Surface approx. (cm²) : 788

N° de page : 76-77

Page 1/2

Par Natacha Anderson
Photo : Pascal Bastien



La curiosité impétueuse

Pressenti pour le prix Médicis du roman étranger, Leonardo Padura, journaliste et écrivain, remue l'histoire de Cuba. Il questionne la société actuelle de l'île tout en préservant, jusqu'ici, sa liberté d'expression.

À Cronenbourg, sur la petite terrasse derrière la librairie l'Usage du Monde, Leonarda Padura, le plus grand écrivain cubain actuel, s'installe avec son traducteur. En entrant, il a immédiatement demandé du café et souhaité faire l'interview dehors pour pouvoir fumer. Je m'étonne lorsqu'il allume une blonde. Son personnage d'enquêteur, Mario Conde, qui traîne ses basques désabusées à la Havane, « ne fumerait une de ces merdes parfumées et douceâtres qu'en cas de catastrophe nucléaire ou de danger de mort ». Sa came à lui, ce sont les Crillos, brunes sans filtre et le mauvais rhum. Leonardo lui avait donné congé dans son dernier roman *L'homme qui aimait les chiens* mais l'a reconvoqué dans *Hérétiques* pour aider un certain Elias Kaminsky à retrouver un petit tableau de Rembrandt qui appartenait à sa famille depuis 1648 et a disparu en 1939 lors de l'épouvantable épisode du paquebot allemand Saint-Louis transportant 937 juifs fuyant le nazisme qui se sont vus refuser l'asile à Cuba avant de retourner en Europe. C'est à sa suite que nous parcourons avec passion les 603 pages de cette quête de la vérité, quitte à voyager dans le temps, entre Ancien et Nouveau Monde.

Comme dans *L'homme qui aimait les chiens*, dans lequel vous évoquiez les dérapages du socialisme, vous mettez ici à jour la lâcheté et la corruption des dirigeants cubains et le refus, voire la haine des étrangers d'une partie du peuple à l'arrivée du Saint-Louis. Cela vous a-t-il attiré des inimitiés ?
J'ai subi une charge politique évidente pour *L'homme qui aimait les chiens*. Pour

Hérétiques, il s'agit plus d'une question fondamentale qui concerne la liberté universelle. Cet événement ne faisait plus partie de l'histoire des Cubains lorsque je me suis lancé dans ce projet. Avant 1959, pour eux, c'est une sorte de préhistoire, l'histoire ne se construisant qu'à partir de la révolution cubaine. Les événements qui ont survécu sont ceux qui validaient les projets révolutionnaires. Il y a un consensus unanime sur la corruption avant 59, l'une des causes de la révolution. Mais même si à Cuba il n'y a pas encore de réaction car le livre ne sort que dans quelques jours, je m'attends à quelques remous.

Le personnage de Mario Conde est désabusé et alcoolique, comme les détectives de Dashiell Hammett ou Raymond Chandler que vous affectionnez. Hercule Poirot ne trouve-t-il pas grâce à vos yeux ?

Je me situe plus dans la veine des romans noirs américains que des mystères anglais. Mario Conde fait partie d'une littérature latino-américaine comme le Pepe Carvalho de Montalbàn ou même le Fabio Montale du Français Jean-Claude Izzo. Ce sont des personnages marginaux qui ont une perspicacité plus critique.

Le travail de recherche est impressionnant. Non seulement vous vous intéressez à la communauté juive havanaise mais vous plongez dans l'histoire du judaïsme et de ses différentes branches, ashkénaze et séfearade. Êtes-vous un chercheur invétéré ?

Oh oui ! La recherche des origines est obsessionnelle. C'est un leitmotiv dans mon travail. Mon sujet de thèse était sur le premier écrivain de l'Amérique latine, Garsilaso de la Vega. En tant que journaliste, j'ai travaillé sur le quartier chinois de La Havane. Puis sur les Franco-Haïtiens [20 000 Franco-Haïtiens se sont réfugiés à Cuba après la révolution haïtienne, ndlr]. Je me suis toujours interrogé sur ces cultures métissées à Cuba. C'est presque une préoccupation. Les juifs font partie intégrante de ces origines. Il faut souligner un autre phénomène : les premiers juifs ont joui sur l'île d'une grande liberté de culte. Les communistes juifs athées se sont intégrés dans cette société. En 1959-60, il y a eu un tournant. Le métier de commerce n'était

pas compatible avec le communisme ; 90% d'entre eux sont partis aux États-Unis dans les années 60. Mon métier de journaliste m'aide à découvrir toujours plus l'histoire de Cuba.

La construction du roman a dû être un vrai casse-tête. Là, on évolue au cours de plusieurs époques avec des personnages différents, héros de plusieurs histoires...
La construction a été en effet très compliquée. Il y a trois histoires, sans continuité, mais avec un fil conducteur, spirituel et matériel. Ce qui les relie, c'est la recherche de la liberté individuelle.

Votre écriture est comme un fleuve en crue, avec des phrases très longues, un vocabulaire généreux qui place côte à côte des mots subtils et d'autres plus grossiers ou des inventaires en cascade. Cette manière jubilatoire, bavarde, et surchauffé est-elle typique du langage latino-américain ?

Alejo Carpentier a fait des théories sur l'influence du baroque sur la littérature, qu'il voyait comme une expression propre à la littérature latino-américaine. Je pense qu'il avait raison. Pensez au réalisme magique de Garcia Márquez. C'est une tradition. Vous voulez connaître mes influences ? Il y en a deux grandes : le concept du roman américain, raconter une histoire, comme Carson McCullers et l'héritage des écrivains tels Severo Sarduy, Borgese, Fernando del Paso.

Et pas un tout petit Français là-dedans ?
[Rires] Si, Sartre parce que j'étais intéressé par l'existentialisme et Camus.

Après ces quatre années de travail pour *Hérétiques*, quels sont vos projets ?

Trois romans à la fois. Je dois me reposer car c'est un triple travail ! Ma femme Lucia écrira avec moi. Je prépare également des scénarii à partir des histoires de Mario Conde.

LEONARDO PADURA,
Hérétiques, Métailié